

**La mi-été, texte publié par Alf. Millioud et Eugène Corthésy en 1902, dans les Anciennetés du Pays de Vaud, Etrennes historiques, « fragments »**

La mi-été des Alpes d'Ollon a lieu, aussi haut qu'on peut s'en souvenir, le quatrième dimanche depuis l'entrée des troupeaux au pâturage (Taveyenne le premier ou le deuxième dimanche d'août suivant l'époque).

C'est la fête simple, presque naïve, des hauts alpages où une partie des habitants mène la vie pastorale, mais aussi une de ces fêtes dont les esprits sensés apprécient toujours le charme, l'honnêteté et cette absence de décorum qui en fait le caractère. Avec gêne, pas de plaisir !

Son origine doit être aussi ancienne que celle de l'utilisation des pâturages, car c'est une visite que les paysans, en général, vont faire au milieu de la belle saison, à leur bétail et à celui qui gouverne, visite agrémentée d'un souper au chalet.

On en a fait une fête populaire, saine et champêtre, peu coûteuse, ne laissant ni amers souvenirs, ni regrets. Elle a le caractère sylvestre qui convient à un pays de montagnes, de rocs, de fontaines. La verdure sombre du sapin lui communique même je ne sais quoi de l'austérité républicaine... On apprend de plus en plus à aimer les Alpes, et cette fête des montagnes, célébrée en tout temps, le sera toujours.

Voici, d'après un contemporain, comment on comprenait et fêtait la mi-été vers 1830.

Tous les villageois qui n'en étaient pas absolument empêchés se rendaient, le noueux et rustique bâton de houx à la main, sur l'alpage. Quelques-uns portaient déjà la vielle, montant dans la fraîcheur des grands arbres. C'était à la fois un devoir et un plaisir. On voulait voir les armaillis, qui, souvent, étaient des membres de la famille ; mais eussent-ils été mercenaires, on leur devait des égards et on tenait à leur en témoigner. On leur apportait des provisions, primeurs, du sel pour le bétail ; puis venaient les causeries sur les sujets les plus imprévus. On s'assurait de visu de l'état du troupeau et du pâturage, car, en dépit des apparences, c'est une vie de labeurs et parfois de privations.

D'un côté, veiller continuellement, traire deux fois par jour, maintenir les étables dans un état convenable, d'autre part les travaux du chalet, la manutention du lait, le soin des fromages, le bois à fendre ou à aller chercher à une distance parfois considérable, du foin à préparer pour le solier où il couche à la dure... tels sont les côtés prosaïques ou réalistes de la vie du vacher, rudes et impérieuses corvées, heureux est-il encore quand la neige ne descend pas trop bas. Mais il oublie ses peines quand vient la mi-été.

Les divers groupes de visiteurs arrivent par tous les sentiers, d'autres vont d'un chalet à l'autre, s'appellent, se répondent, chantent, portant un entrain inaccoutumé dans ces retraites ordinairement si tranquilles. Le laitage de ce jour est généreusement distribué à tous ceux qui désirent s'en rassasier ; ce n'est que le soir qu'on fait un petit fromage avec le lait de surplus. Tout reprend de la

fraîcheur, de l'entrain, de la gaîté, de l'imprévu souvent. Les jeunes filles, vêtues de tissus légers et clairs, bleus, roses ou blancs, à semis de fleurettes, mettent une note si gaie dans le paysage ! Les jeunes, la joie au cœur, vont ensemble, chantant, jouant, « uchant » (cri de joie particulier aux bergers des Alpes ; il consiste en une sorte de gamme descendante, aux tons détachés, poussés à voix de tête et à plein poumons) et les parents ensemble devisent et sourient.

La mi-été n'a pas beaucoup changé de caractère dès lors ; elle sonne toujours la vie du paysan. Celui-ci, ou un vacher engagé par lui, a suivi ses vaches à la montagne où il a un chalet, seul ou avec quelques voisins, ou bien il a loué ses vaches dont le lait est mesuré trois fois par saison. L'un des mesurages a justement lieu à la mi-été, et voilà pourquoi il faut monter à date fixée d'avance, par beau ou mauvais temps.

Les vaches paissent jour et nuit sur la montagne ; elles viennent seulement deux fois par jour se faire délivrer de leur lait. C'est un plaisir pour les participants à la fête, de voir arriver les vaches au chalet ou de les voir repartir, carillonnant et s'éloignant au hasard pour aller brouter de nouveau.

La mi-été ne réussit bien que s'il fait beau. Quand le temps est superbe, l'affluence est considérable ; faucheurs et faneuses qui ont travaillé aux foins toute la semaine, citadins, villageois, invités, suivent dans la paix matinale, les pentes gazonnées encore humides de rosée, le sentier zigzaguant de Baucus ou les agrestes bocages, tout embaumés de fleurs et de la senteur suave, résineuse, balsamique, térébenthineuse, des genévriers, des aulnes verts, rosages, myrtilles, bruyères et cryptogames aussi riches que variés qui couvrent partout le sol entre les buissons. Des centaines de promeneurs vont à la recherche des derniers rhododendrons et de gnaphales, s'ils en trouvent encore après la razzia des quelques énergumènes, d'anémones, de pédiculaires, d'oxytropis, de phagues, de lis martagon, d'œillets sauvages, de pâturin vivipare, de joubardes, d'orchis veloutés ou rouges bruns à parfum de vanille, de gentianes bleu outre-mer, de myosotis d'un bleu intense ; ils cueillent l'atamanthe des escarpements rocheux, la mutelline odorante ou le frêle céraistre à la collerette blanche, les séneçons doronics et arnica, la racine d'impératoire qu'on brûle sèche comme parfum désinfectant, ou l'aspédie roide des lieux rocheux et frais.

On gagne enfin quelque cime à proximité ; sans cesse nous découvrons de nouveaux et délicieux points de vue. Où êtes-vous, lutins de la forêt, fées qui habitez les chalets abandonnés ou des chambres dans les rochers ? La solitude s'éveille et s'anime.

On entend de tous côtés une musique agréable et cadencée : c'est le joyeux carillon des clochettes du troupeau. Les vaches, libres de toute entrave, ont de grands espaces à courir dont l'herbe parfumée et fleurie les invite à un repas ininterrompu. « Venez toutes, dit le Ranz des vaches, petites et grandes, noires, rondes, étoilées, tachetées, mouchetées ! » Voici les chalets gris, non loin de belles sources jaillissantes ; le toit, dont la pente est très faible, est couvert de larges bardeaux tantôt affermis contre la tempête par de grosses pierres, tantôt

cloués. Des veaux, des porcs, des chèvres, des cabris insoucians jouent aux abords.

Sous l'humble toit du chalet l'armailli, une de ces bonnes figures barbues, franc, frais, fier, fort, les bras nus un peu bronzés par le soleil, nous reçoit aimablement. Il nous offre des bancs rustiques dans son laboratoire qui est à la fois sa cuisine et sa salle de réception. Ceux qui, arrivés la veille, ont, après une gaie soirée et des feux sur quelque éminence, dormi sur le foin, les oreilles pleines du tintement argentin des clochettes, sont encore sous le charme. Avec quel empressement cordial on serre la main des nouveaux arrivants. Parfois c'est une bonne mère de famille qui fait le déjeuner pour tous les gens du chalet. On déballe les provisions appétissantes apportées du village. Chacun apprécie hautement tous les mets variés qui sont à sa disposition et en partie servis dans des baquets de sapin ; la crème surtout, cette fleur de la montagne comme le fromage en est le fruit, est fraîche, épaisse, délicate, onctueuse, parfumée et d'autant plus savoureuse qu'elle est assaisonnée de sucre en poudre ou de cannelle moulue ; la miché de pain blanc, le gâtelet, les gaufrettes ou le pain d'épices l'accompagne dignement. Le café au lait ne se boit nulle part meilleur. Le séret frais est un mets excellent. Le fromage, depuis la « tomme » en grumeaux serrés que le fromager brasse encore dans la chaudière avant de la mettre sous presse, jusqu'au fromage ordinaire, vieux ou extra-vieux, apprécié des amateurs ainsi que le babeurre et le petit-lait rafraîchissant. Le lait sous tous ses aspects « chaud de la vache » ou cuit, ou « tranché » avec parties solides de fromages frais et de séret frais, etc... est servi également à discrétion.

Dans maint chalet, on apporte en outre un baril de vin du chêne, car dit un dicton : le vin et le lait font du sang net !

Puis beaucoup de monde se serre autour d'une chaire de verdure, construite la veille, et d'où une prédication éloquente vient rappeler à ce peuple béni de Dieu les grâces qu'il doit rendre à l'auteur de tout bien.

Le pasteur a sa chaire rustique décorée de rameaux de sapin, de fleurs et de fougères. Vachers et citadins, montagnards et gens de la plaine, tous se groupent autour de lui, assis sur le gazon ou sur un roc moussu aux gradins émaillés, tout y respire la vie pastorale qui remplit nos vallées et montagnes...

Avec quel bonheur on aime à entendre parler de Dieu, de l'humanité et de la patrie : ces montagnes, dont la beauté nous subjugué et nous élance avec elles vers le ciel, sont le temple le plus sublime où nous puissions adorer la majesté du Créateur.

Après le culte, tout le monde se disperse. On retrouve des connaissances de tous les villages environnants. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Ceux qui n'ont pas passé au chalet font un joyeux pique-nique. L'après-midi se passe au milieu des jeux et des danses. Les jeunes gens et les jeunes filles, très nombreux, se sentent irrésistiblement attirés vers la danse, qui est au premier rang des divertissements du montagnard. Il y a grand bal sur l'herbe ou sur un plancher parfois hâtivement aménagé à cet effet, mais qui se trouve trop exigü. Quand le

soleil descend à l'horizon, les villageois et les touristes panachés de fleurs, redescendent de la montagne par tous les sentiers qui peuvent les ramener.

La danse est en elle-même un plaisir innocent et naturel à la jeunesse comme un moyen d'exprimer la gaîté et un certain charme qui sied bien à cet âge. Si elle a pu paraître à Granville « la plus étrange des bouffonneries humaines », nos montagnards ont coutume de dire que « bien chanter et bien danser n'empêchent pas d'avancer », qu'il faut bien que jeunesse se passe et que les braves gens ne boudent pas plus à la danse qu'au travail.

Qui donc n'aimerait plus les fleurs, les chansons, les parfums, le ciel bleu, le soleil, tout ce qui vit, tout ce qui chante, tout ce qui reluit et embaume, des ravissantes féeries des champs et des bois qui, pendant la rude saison, nous apparaissent comme un rêve lointain de notre imagination ?

Ce milieu, c'est la jeunesse, et une fois qu'on en a passé le seuil, il y a une porte qui retombe sur tous ces bonheurs-là. Il n'y a pas de vie heureuse, il y a seulement des jours heureux.